



NOUS SOMMES TOUS DES ÉTRANGERS CHEZ NOUS

Invitée par le Louvre, l'écrivaine prix Nobel Toni Morrison y a fait entrer slameurs et clameur populaire, dans le cadre d'une thématique ("l'étranger chez soi") axée sur la rencontre avec l'Autre. Dialogue ouvert avec le poète de la mondialité Edouard Glissant.

Propos recueillis par Sylvain Bourmeau et Jade Lindgaard

Ce vendredi soir de novembre, c'était la révolution au palais du Louvre. Au moins culturelle. Une foule dense se pressait, plus étrangère encore que les habitués touristes, éberlués par tant de brouhaha dans ce temple du silence. De petits groupes se formaient devant les immenses toiles de David – *Le Couronnement de l'Empereur* ou *Les Sabinés* –, tendant péniblement l'oreille pour saisir des bribes de phrases d'un slameur déclamant vaillamment dans cette acoustique de cathédrale. A l'invitation de Toni Morrison, elle-même invitée par le musée, ces poètes sonores d'un genre nouveau improvisaient sur des classiques de la peinture française. *Le Radeau de la Méduse*, notamment, toile clé d'une programmation conçue par l'écrivaine américaine, prix Nobel de littérature, autour de la question de "l'étranger chez soi". Un parcours mêlant peinture, film, danse et Antiquité avec pour horizon les croisements, la rencontre de l'autre. D'où notre envie de profiter de la présence concomitante à Paris de l'immense écrivain Edouard Glissant – qui publie *Une nouvelle région du monde* et vient de créer l'Institut du Tout-Monde (lire encadré p. 32) – pour provoquer un dialogue inédit autour de la figure de l'étranger.

ENTRETIEN > Toni Morrison, lorsque le Louvre vous a invité à réfléchir à une programmation, pourquoi avez-vous proposé ce thème de "l'étranger chez soi" ?

Toni Morrison – Je ne pouvais accepter l'invitation du Louvre qu'en élargissant l'un de mes axes de recherche. L'étranger chez soi est un sujet sur lequel je travaillais déjà depuis un moment au plan littéraire. Nous sommes une nation d'immigrants, innocente et impatiente, et du coup notre littérature est profondément empreinte d'une forme particulière de mélancolie. J'ai donc proposé au Louvre ce thème, "*Foreigner's home*", très difficile à traduire en français. D'abord parce qu'il n'existe pas dans votre langue de mot suffisamment large pour "*home*", qui ne peut pas se réduire à "maison", et ensuite parce que l'apostrophe, ambivalente, renvoie à deux sujets : la maison DE l'étranger et l'étranger EST la maison. Je voulais ainsi élargir la notion d'étranger et englober ceux qui débarquent dans un nouveau pays aussi bien que ceux qui se sentent étrangers dans leur propre pays.

Edouard Glissant – Je ne suis pas sûr de partager cette conception de la notion de "*home*". Les cavernes, les grottes furent sans doute les

premiers "*homes*" de l'humanité mais tout de suite, en Afrique, les hommes les ont quittées pour aller au nord et au sud, à l'est comme à l'ouest. L'espèce humaine est le produit de cette errance bien plus que de ces *homes*. L'homme a toujours été très attaché à son foyer, mais plus prompt encore à le quitter. En fait, cette question du "*home*" me semble être devenue vraiment importante au moment du processus de construction des Etats-Nations en Occident. Aujourd'hui de nouveau, tout cela me semble très relatif. J'ai longtemps habité en Louisiane, à Baton Rouge. Là-bas, ma femme ne se sentait pas très à l'aise, elle ne pouvait pas supporter le racisme, et moi j'étais, d'une certaine manière, "à la maison". Le système des plantations, la langue créole, l'architecture, la cuisine, le racisme, tout cela me "correspondait" parfaitement. La question du chez soi est sans doute plus délicate pour les Africains-Américains, qui doivent se construire leur propre "*home*". Pour moi c'est plus simple, mon chez moi c'est la situation coloniale, ■■■/

/// le système des plantations, c'est Cuba et Trinidad, la Martinique et Haïti. Une sorte d'errance permanente.

T. M. – Je partage totalement l'idée que le désir d'un "chez soi", d'un "home" est une idée récente, qui remonte à deux cents ans – aux mouvements de populations, aux occupations militaires qui s'en sont ensuivies. Mais aujourd'hui on fabrique des étrangers, on transforme des gens en étrangers pour des raisons politiques et économiques. Les mouvements de grande ampleur, qui ne concernent pas que les immigrants, mais aussi les diplomates, les universitaires, les businessmen peuvent produire de drôles d'effets d'aliénation sur certains des résidents d'un pays, qui doivent parfois s'effacer devant les touristes sur les trottoirs et deviennent les étrangers. Aux Etats-Unis règne désormais un climat de peur à l'égard des étrangers, de ceux que l'on fabrique comme tels. C'est stupide dans un pays lui-même entièrement fabriqué par l'immigration. Il y a désormais la crainte, par exemple, d'être absorbé par une autre langue, l'espagnol, et par l'ensemble de la culture latino. Mais je pense que tout cela a pour fonction principale d'occulter les conflits de classes. Aux Etats-Unis, on dit "Noir" pour dire "pauvre". L'Amérique refuse de voir qu'elle a un problème de classes. C'est exactement ce

qu'on a vu lors de l'ouragan Katrina. Tous ces gens qui sont là depuis le début, dont la culture a fait le tour du monde : ils ont été rejetés, traités comme des parias,

des étrangers, des dépossédés. Les médias n'ont cessé de montrer des Noirs pauvres. Ce n'était pas faux, mais partiel. Le long de la côte, beaucoup de Blancs pauvres ont été touchés par l'ouragan. Avec le traitement de Katrina, nous avons fabriqués de nouveaux étrangers.

E. G. – Je ne crois pas que les autorités ont traité les habitants de La Nouvelle-Orléans comme des étrangers, mais bien plutôt comme des esclaves !

T. M. – Mais c'est la figure ultime de l'étranger...

E. G. – Oui, mais un étranger de l'intérieur. Une fois, lorsque nous vivions en Louisiane, je suis allé dans une banque et la personne derrière le guichet s'est adressée à moi sur un ton très agressif : "What do you want?" Je lui ai répondu en français très poliment : "Pardon, excusez-moi"... Alors tout a changé, elle m'a dit : "Oh you're french? Comment allez-vous ?" Cette personne m'a traité comme un esclave jusqu'à ce qu'elle se rende compte que j'étais un étranger ! L'étranger, c'est toujours relatif. Les moins tolérants sont toujours les avant-derniers arrivés. Il suffit de prendre un taxi à Paris pour le vérifier : on a de bonnes chances de tomber sur un chauffeur d'origine étrangère arrivé de fraîche date qui vous explique que Nicolas Sarkozy a raison, qu'il faut "tous" les mettre dehors. C'est comme en Guyane, où les habitants se montrent très intolérants à l'égard des Haïtiens immigrés.

T. M. – C'est une question de concurrence pour les emplois, non ?

E. G. – Non, parce qu'en Guyane le territoire est immense, il y a des terres pour tout le monde. Cela renvoie davantage aux relations complexes entre le chez soi, la terre et l'errance. Le chez soi doit, d'une certaine façon, être lié à une terre. Mes amis Africains-Américains m'ont parfois dit que nous avions de la chance, qu'on pouvait après tout avoir un Etat de Martinique, et qu'eux n'auraient jamais l'Oklahoma ou je ne sais quoi !

T. M. – C'est vrai qu'il faut complexifier les relations entre le chez soi et la terre. Après l'abolition de l'esclavage et jusqu'à Malcolm X, l'idée d'un Etat noir du Sud indépendant fut une revendication. Mais ce que vous dites des chauffeurs de taxi parisiens me fait penser à ce qui s'est passé aux Etats-Unis après le 11 Septembre. Des amis noirs m'ont dit qu'à New York ils n'en sont pas revenus de voir à quel point les attitudes à leur égard dans la rue, dans les bus, au quotidien avaient changé. Les gens ne marquaient plus un mouvement de recul lorsqu'ils entraient dans un ascenseur, par exemple. Ils étaient même visiblement contents

de se retrouver à côté d'un Noir plutôt qu'à côté d'une personne ostensiblement musulmane ! Mes deux fils, qui sont très exposés à tout ça parce qu'ils sont des hommes, m'ont dit

combien le regard de la police avait changé. Il y avait un nouvel ennemi : le musulman.

E. G. – Les artistes et les diplomates ne sont pas les seuls à voyager. C'est aussi le cas des classes populaires. Dans les Caraïbes, nous avons les "pacotillas", ces femmes qui viennent faire leurs courses à Miami, et qui repartent ensuite les bras chargés d'énormes sacs vers la Guyane, la Martinique, la Guadeloupe, Cuba... Elles sont le sang qui circule entre ces pays. Bientôt ce sera pareil avec la Chine. C'est un mouvement général que personne ne peut arrêter.

T. M. – Ce n'est pas contradictoire. Aujourd'hui, le commerce change constamment de forme. Les temps ont changé. Désormais, il est possible de circuler, acheter, revendre très vite. Tout est mondialisé. Vous pouvez rester assis ici et parler à quelqu'un à l'autre bout de la planète. Nous sommes de plus en plus en lien les uns avec les autres. Mais en même temps, on observe un peu partout des poussées de sentiment national. Peut-être parce que, au fur et à mesure que la mondialisation devient de plus en plus tangible, les gens prennent peur. Ils retirent des avantages de la mondialisation, mais c'est un phénomène tellement nouveau et déconcertant qu'ils ont tendance à se réfugier dans le nationalisme et le repli identitaire. C'est presque irrationnel. D'où notre paradoxe contemporain : l'idée de l'universalité, du cos-

“ Si vous dites aux Blancs pauvres qu'ils sont meilleurs que les Noirs pauvres, vous empêchez la constitution d'une classe de pauvres.”
– Toni Morrison

mopolitisme est certes populaire mais elle s'accompagne de guerres et de conflits nationaux. Je reste malgré tout optimiste : le monde sera de plus en plus partagé. Parce qu'il ne pourra pas supporter de rester aussi segmenté.

Aux XIX^e et XX^e siècles, les artistes ont joué un rôle important dans la construction de "communautés imaginaires", pour reprendre l'expression de l'anthropologue Benedict Anderson. Quel rôle pensez-vous pouvoir jouer, en tant qu'écrivains ?

E. G. – Ces communautés, on peut les imaginer rattachées à des espaces géographiques très précis, du moment qu'ils sont ouverts. L'un des grands problèmes auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés, c'est que les cultures occidentales, dans leur mouvement de domination du monde, ont imposé l'idée de démocratie. Illusion ou réalité que cette démocratie, je ne sais pas. L'idée démocratique a beaucoup fait pour libérer l'individu. Mais elle a échoué à libérer les imaginaires. Notre conception de la démocratie passe par la définition d'un mode de relation libéral à l'autre. Mais notre imaginaire n'inclut pas l'idée de l'autre comme partie intégrante de nous-mêmes. Vous parlez du rôle des artistes dans la création de "communautés imaginées". Pour moi il ne s'agit pas de capacité d'imagination mais d'imaginaire : si l'artiste a un rôle, ce n'est pas celui d'imaginer des histoires. Mais d'imaginer de nouveaux modes de relation entre les hommes. Par ailleurs, je crois que l'esthétique doit venir avant le politique. Parce que si vous ne changez pas l'imaginaire, même si une politique est bonne, elle achoppa toujours sur l'obstacle de l'altérité. Seul un changement d'imaginaire permettrait de comprendre qu'il est possible de changer en échangeant avec les autres sans se perdre soi-même, ni se dénaturer. Là se situe pour moi le rôle de l'artiste : ce n'est ni un travail militant, ni de la politique.

T. M. – Je suis d'accord. J'ai de très fermes convictions politiques. Mais elles ne se retrouvent pas dans mon travail. Quand j'écris de la fiction, je suis obligée d'écouter et de rendre justice à mes personnages. D'être capable de témoigner de ce qu'ils pensent. Du type de re-

TOUS ÉTRANGERS DU TOUT-MONDE

Etranger chez soi : c'est le thème du parcours conçu par Toni Morrison avec le musée du Louvre. Mêlant peinture, histoire de l'art, danse, musique, cinéma et littérature, cet événement se prolonge jusqu'à mi-janvier, avec notamment une installation chorégraphique de William Forsythe et Peter Weiz.
Institut du Tout-Monde : créé à l'initiative d'Edouard Glissant, avec le soutien du conseil régional d'Ile-de-France, ce centre de recherche sur les phénomènes et processus de créolisation se propose d'être tout à la fois un lieu de rencontre, un théâtre et un espace dédié aux mémoires des peuples et des lieux du monde. Première rencontre à la Maison de l'Amérique latine le 29 novembre (lire page suivante).

lations qu'ils développent entre eux. De la manière dont leur monde fonctionne. Parce que j'ai besoin d'inventer toutes sortes de personnes. Ils n'ont rien à voir avec moi et mes convictions politiques. Mais j'observe aussi que, en règle générale, la politique "fait tache" en littérature. Je crois que c'est parce que c'est un sujet très nouveau. Personne ne demandait à Shakespeare s'il était politique. Mais il l'était. Quand je parle d'"être politique", je veux dire être conscient de ce qui se passe dans le monde. Des gouvernements et des régimes en place. Si j'écris aujourd'hui une pièce sur les rois, ou sur le Président, on va dire : "Oh, elle a écrit une pièce politique". Mais autrefois, ils ne l'auraient jamais dit. Parce que le terme "politique", autonome de la notion d'"esthétique", n'a vraiment pris de force qu'avec le début du XX^e siècle. Autrefois il existait une littérature d'Etat. Pour ma part, je ne sépare pas l'esthétique de la politique. Je ne crois pas qu'il faille faire un choix entre l'un ou l'autre.

Mais les arts et la culture ne sont pas politiquement neutres : ils ont aussi été des outils de domination, de colonisation culturelle. Et le Louvre fait partie de cette histoire.

T. M. – Bien sûr. C'est tout le propos de mon projet au Louvre. Le Louvre est exactement ce que vous dites : le vol et la réappropriation. Le Louvre est un exemple. A l'évidence, les choses changent. Les gens du musée savent qu'ils ne peuvent se contenter de rester dans leurs murs et doivent s'ouvrir au monde extérieur. A ma demande, ils ont invité des slameurs à intervenir dans les salles du musée. C'était extraordinaire. Les salles étaient pleines de monde ce soir-là. Planté devant *Le Radeau de la Méduse* de Géricault, l'un des slameurs s'est mis à parler comme s'il était l'un des personnages du tableau. Il est littéralement entré dans la peinture. Avec sa langue, il a fait de ce chef-d'œuvre patrimonial une expérience contemporaine. Ce fut un parfait retournement de la distance qu'une institution comme le Louvre entretient avec le public, et que certains révèrent. Ce tableau de Géricault est à la fois une condamnation du pouvoir abusif et une œuvre de beauté et de génie. Esthétique et politique sont ici aussi inséparables.

Il y a une contradiction inhérente à la notion d'"étranger chez soi" : l'année dernière, les émeutiers des banlieues françaises ont incarné la souffrance d'être traités comme des étrangers chez eux, car privés d'accès à l'emploi, au droit, à la culture... Mais à écouter Edouard Glissant, on se dit qu'il n'y a pas de meilleur chose que de se sentir "étranger chez soi", de manière à être ouvert à la différence culturelle et aux autres. Comment concilier combat pour l'égalité des droits au nom de sa citoyenneté pleine et entière, et explosion du schéma identitaire national ?

T. M. – C'est un débat que nous avons déjà eu aux Etats-Unis. Etre chez soi ou être un étranger, comment se comporter ? Le cerveau est suffisamment complexe pour pouvoir faire

deux choses à la fois. Il peut parler plusieurs langues. Vous pouvez appartenir à votre propre culture maternelle, à votre langue d'origine, et en même temps être ouvert à d'autres cultures. Pour ceux qui n'ont pas accès à cela, la première des choses à faire, c'est de construire sa propre culture à partir de ce mélange. C'est l'histoire du rap. Ce fut celle du jazz, qui fut au début un tout petit rien noir, une troisième voie de rien du tout. Au départ une musique complètement à part qu'aujourd'hui tout le monde écoute. De la violence incommensurable de l'esclavage au Nouveau Monde, des familles brisées, des communautés éclatées, de tout ce mal est sorti... l'idée du "Noir". Or que devient l'idée de race aujourd'hui aux Etats-Unis ? Bien que les scientifiques aient détruit la légitimité de ce concept, il reste prégnant. Régulièrement sont publiés des tests de QI qui servent à prouver l'infériorité intellectuelle des "Noirs" – alors même qu'il n'existe plus de Noirs "purement" noirs. Pourquoi ? Parce que l'idée de race est effi-



Elle-Jorand

cace. Quand on regarde l'économie et comment s'organise le pouvoir, elle fait sens. Si vous dites aux Blancs pauvres qu'ils sont meilleurs que les Noirs pauvres, vous empêchez la constitution d'une classe de pauvres. Même aujourd'hui, l'Amérique ne pourrait pas le supporter.

E. G. – Pour répondre à votre question concernant les émeutes de l'automne 2005, je crois que cette tension que vous évoquez est très française. Or, la présence des Blacks et des Beurs fait évoluer la situation française. Il y a deux ou trois ans, ils s'attiraient une franche hostilité. C'est pour cette raison que Nicolas Sarkozy a pu parler de "racaille" à leur propos. Or cette "racaille" s'est révoltée et a fait changer le regard de la France sur elle-même. Maintenant, si vous prenez en compte la situation mondiale, je crois que la première des choses à changer, c'est le rapport des cultures occidentales à l'Afrique. L'Afrique est encore de nos jours considérée comme un réservoir d'esclaves où l'on peut se servir à sa guise. Quand les Occidentaux ont

besoin d'immigrants, ils en demandent. Quand ils n'en n'ont plus besoin, ils les rejettent. L'esclavage a enterré l'Afrique dans la misère. Et aujourd'hui, nous n'avons plus le temps d'y penser. Les Maliens veulent venir en Italie, en France et en Grande-Bretagne. Ils sont prêts à mourir pour ça. Mais l'Europe est pleine et il faut passer un concours pour être autorisé à s'installer au Canada. Combien d'années faudra-t-il pour changer la situation de l'Afrique ? Combien de personnes auront-elles péri d'ici là ? Rien ne changera si nous ne changeons pas les mentalités des Italiens, des Français, des Britanniques et des Américains.

Mais le rap, le slam ou la culture n'ont jamais donné de droits à quiconque. En quoi les artistes peuvent-ils aider les migrants africains ?

T. M. – Personne ne vous donnera de droits. C'est à vous de les prendre.

E. G. – Toni Morrison a raison. Le rôle des artistes n'est pas de donner des droits. C'est de rendre visible certaines choses dans les esprits et les imaginaires afin que ces choses changent. Je suis sûr qu'un dirigeant américain tel que George W. Bush, en son for intérieur, est persuadé d'être supérieur à un Africain.

T. M. – Un homme qui n'avait même pas de passeport avant d'être élu président...

E. G. – Il n'y a pas de temps pour l'Afrique. Je ne sais pas si la montée en puissance de la Chine, de l'Inde et du Brésil pourra y changer quelque chose. Peut-être.

T. M. – J'ai toujours été choquée par le fait que l'on décrivait les pays africains et les Caraïbes comme pauvres. Mais ils ont toutes les ressources du monde ! Les pierres précieuses, les diamants, le pétrole. La

France a le Louvre, mais n'a jamais cultivé le thé ou le cacao. Et où a-t-elle pris son or ? Ces pays sont pauvres parce que les Européens ont exploité leurs richesses naturelles depuis des siècles.

E. G. – Autre erreur : considérer l'Afrique comme un bloc monolithique alors qu'elle est si diverse.

T. M. – Imaginez que l'Afrique ait eu besoin d'esclaves européens et soit venu voler des gens en Suède

et en Pologne, qu'elle aurait appelés les "Blancs". Elle se serait appropriée toutes leurs ressources. Vous pourriez imaginer ce que serait l'Europe aujourd'hui après deux siècles d'exploitation : une terre dévastée, épuisée. Pauvre.

E. G. – Si Hannibal avait pris Rome... un autre monde.

T. M. – Nous vous poserions des questions... Vous seriez les écrivains. ■

Rencontre Le 29/11, rencontre avec Edouard Glissant à 20 h à la Maison de l'Amérique latine, 217, bd Saint-Germain, Paris VII^e, tél. 01.49.54.75.00

Lire *Une nouvelle région du monde* d'Edouard Glissant, critique page 72. *Etranger chez soi*, Toni Morrison invitée au Louvre (Christian Bourgois/Titres), 151 pages, 8 €.

